IV

VMBRIA ROMANI PATRIA CALLIMACHI, LE POÈTE ÉLÉGIAQUE ET L'IDENTITÉ NATIONALE ROMAINE

par Frédéric Nau

Sommaire. — *Les* Elégies *de Properce témoignent d'un rapport complexe à la notion de* ***patriotisme*** *: rejetant* ***une conception impérialiste de la Romanité*** *en se réclamant, entre autres, d'une puissante* ***identité locale ombrienne***, *le poète lui substitue une* ***rêverie poétique sur les origines légendaires de la Ville***, *imprégnée par l'esthétique des* ***genres élégiaque et pastoral***. *A rebours des thèmes chers au nouveau princeps, il peut ainsi suggérer une* ***image érotisée de la métropole romaine***, *qui intègre* ***l'héritage tant idéologique que littéraire de la Grèce hellénistique***.

Summary. — *Propertius'* Elegies *illustrate a complex relationship to* ***patriotism*** *: the poet rejects* ***the imperialist image of Romanitas***, *and, by evoking inter alia his potent attachment to* ***his Umbrian identity***, *develops* ***a poetic reverie on the legendary origins of the city***, *which is impregnated with* ***the elegiac and the pastoral aesthetics and genres***. *Against the themes, which are favoured by the new princeps,* ***he thus eroticizes the image of the Roman metropolis*** *and enriches it with* ***the ideological as well as literary heritage of Hellenistic Greece***.

Le titre de cet article est un pentamètre, emprunté à l'élégie IV, 1 de Properce. Dans cette pièce, le poète définit les ambitions qui sont les siennes pour le livre IV et formule, en particulier, le vœu que ses vers atteignent à une gloire éternelle : l'Ombrie deviendrait alors l'illustre « patrie du Callimaque romain ». La notion de patrie est ainsi mise en relation avec trois espaces géographiques différents : il y a, d'abord, l'Ombrie, la terre natale de Properce ; puis l'adjectif *Romanus* renvoie à l'*Vrbs*, qui forme une entité nationale plus ample ; enfin, la figure de Callimaque évoque Alexandrie, le centre urbanistique et culturel avec lequel la Rome de César et d'Auguste s'efforce de rivaliser.

Dans ce vers (IV, 1, 64), rien ne transparaît d'une éventuelle tension entre la patrie natale de Properce, la *patria naturae* ou *patria germana*, et son appartenance à la communauté romaine, la *patria iuris* [1], ni même

1. Les expressions *germana patria*, *patria naturae* et *patria iuris* sont employées par Cicéron dans le *De legibus* (II, 3 et II, 5), en particulier dans le passage suivant : *Ego mehercule et illi et omnibus municipibus duas esse censeo patrias,* ***unam naturae, alteram ciuitatis*** *: ut ille Cato, quom esset Tusculi natus, in populi Romani ciuitatem susceptus est, itaque quom ortu Tusculanus esset, ciuitate Romanus, habuit* ***alteram loci patriam, alteram iuris...*** Ce développement est cité par Franziska

entre cette identité romaine et le monde hellénistique rêvé par l'imagination du poète. Toutefois, le reste de l'élégie IV, 1 qui en forme le contexte immédiat, tout comme le reste de l'œuvre de Properce, témoignent de la cuisante rancœur qu'un Ombrien de l'époque du principat pouvait à juste titre éprouver à l'égard de Rome. C'est à la lumière de ce constat que nous nous proposons de réfléchir sur l'identité romaine telle qu'elle est ressentie et représentée par Properce : en faisant appel à divers passages des *Elégies*, nous tenterons d'expliquer comment le poète peut concevoir de rendre hommage à sa patrie natale en étant le Callimaque romain.

Mais pour commencer, il convient de souligner combien la période à laquelle Properce a vécu joua un rôle déterminant dans la constitution d'une identité nationale romaine. En effet, si l'oligarchie républicaine avait dès longtemps confisqué le pouvoir populaire, elle n'en incarnait pas pour autant une autorité centralisée en raison même des divisions et des rivalités entre les grandes familles. En revanche, le principat se traduit par une concentration bien plus prononcée du pouvoir politique : les citoyens romains sont en train de devenir les sujets de l'Empereur, et, dans le même mouvement, l'identité romaine prend progressivement le pas sur la *patria naturae* [2].

Les débuts du principat sont donc caractérisés à la fois par le renforcement de ce sentiment romain et par la persistance des identités locales que la conquête ou l'alliance avec Rome n'avait pas substantiellement entamées : il existe encore de puissantes aristocraties locales, qui jouissent notamment d'une grande autorité religieuse, et qui peuvent exercer un pouvoir politique important quoique limité au niveau des municipes [3]. Ce phénomène est particulièrement vrai dans des régions aux traditions très anciennes, comme l'Ombrie.

La région de Properce appartient, en outre, à celles qui se sont soulevées contre les proscriptions décrétées par Octavien. C'est l'une des protagonistes de la guerre de Pérouse, évoquée en ces termes par Ronald Syme : « Ce ne fut pas le fait des farouches peuplades des Apennins, comme lors du *Bellum Italicum*, mais plutôt des régions les plus prospères et les plus civilisées, Ombrie, Etrurie et pays sabin, qui s'étaient alors montrées fidèles à Rome, mais avaient combattu pour la cause marianiste contre Sylla. Maintenant un nouveau Sylla brisait leur énergie et abattait leur courage » [4]. Pendant les guerres civiles, les relations entre Rome et l'Ombrie

Gasser, dans l'introduction de son ouvrage *Germana patria, Die Geburtsheimat in der Werken römischer Autoren der späten Republik und der früher Kaiserzeit* (Stuttgart et Leipzig, 1999, Beiträge zur Altertumskunde Band 118).

2. Cette transition entre l'activité de citoyen et l'état de sujet impérial est mise en lumière par Thomas Habinek dans le chapitre 8 (« *Pannonia Domanda Est* : The Construction of the Imperial Subject through Ovid's Poetry of Exile ») de son ouvrage *The Politics of Latin Literature*, Princeton, 1998).

3. Sur la permanence d'une relative autonomie de certains peuples sur le territoire italien, les pages de Ronald Syme dans sa classique *Révolution romaine* apportent une riche documentation, qui peut être complétée, par exemple, par l'article d'Andrew Feldherr, « Livy's revolution : civic identity and the creation of the *respublica* » in *The Roman Cultural Revolution*, Cambridge, 1997, p. 136-157. En français, on se référera à l'étude systématique de Jean-Michel David, *La romanisation de l'Italie*, Paris, 1997.

4. Ronald Syme, *La révolution romaine*, Paris, 1967, chapitre XV « Philippes et Pérouse » (p. 200 dans la réédition chez Gallimard, collection « Tel »).

s'étaient donc révélées, pour le moins, tumultueuses. Dans la mesure où le poète fait allusion à plusieurs reprises à ces conflits, il paraît opportun de réfléchir sur la manière dont il élabore une identité romaine toute singulière.

La construction de la romanité se fonde, chez Properce, sur la défiance élégiaque à l'encontre du « métier de citoyen », pour reprendre ici l'expression de Claude NICOLET à propos des institutions républicaines. Toutefois, dans sa poésie, cette démission ne demeure pas stérile car elle aboutit à proposer une autre lecture, volontiers érotique et primitiviste, de l'histoire de la Ville. En ce sens, tout en imaginant Rome selon les modèles culturels de la Grèce, Properce fait véritablement œuvre de poète romain.

Le refus du métier de citoyen de la Rome augustéenne

A en croire la propagande officielle, la politique d'Octavien, puis d'Auguste ne visait qu'à restaurer les institutions républicaines après la période des guerres civiles. L'identité romaine, dans le discours du pouvoir, est donc entendue selon le développement de deux thèmes principaux : il s'agit de l'exercice du métier de citoyen et de la célébration de la *pax Augusta*. D'une part, la vie du citoyen romain est censée obéir aux mêmes principes que sous la République et se définit par sa participation à la vie publique ainsi que par sa qualité de soldat au service de Rome. D'autre part, l'horreur des guerres civiles doit susciter la reconnaissance de tous les citoyens pour Auguste, qui, après avoir pris les armes, a su les abandonner et restaurer la paix dans l'Empire tout entier. Dans la littérature dite augustéenne, il n'est pas rare, par conséquent, de lire la déploration des malheurs civils passés et l'exaltation de l'œuvre pacificatrice du nouveau maître de la Ville.

Or, Properce manifeste une nette distance vis-à-vis de cette conception de l'homme romain. En effet, le métier de citoyen est déprécié au profit de la vie de l'*otium* poétique et érotique ; en outre, Properce rappelle volontiers qu'Auguste, quand il était encore Octavien, a été lui-même partie prenante des guerres civiles, et souligne, en particulier, les conséquences néfastes causées par son action politique et militaire en Ombrie ; il oppose ainsi sa *patria naturae*, l'Ombrie, à sa *patria iuris*, Rome.

La critique de l'activité civique constitue la reprise et l'approfondissement d'un motif central de la poésie catullienne : le refus de l'engagement dans la vie publique dont le forum constitue le cœur et le symbole dans la mentalité romaine. Nous en trouvons une illustration exemplaire dans l'élégie I, 6 : Properce y décline l'invitation de son patron Tullus à le suivre dans une mission en Orient. Or, ce refus est formulé en termes d'opposition entre deux styles de vie : Properce établit un contraste entre une vie dévouée à l'Etat romain et une vie dévouée à l'amour et aux *puellae* ; c'est l'occasion de définir un style de vie proprement élégiaque, qui se distingue par son retrait de toute activité publique :

> *tu patrui meritas conare anterire securis / et uetera oblitis iura refer sociis. / nam tua non aetas umquam cessauit amori, / semper at armatae cura fuit patriae : / et tibi non umquam nostros puer iste labores / afferat et lacrimis omnia nota meis ! / Me sine, quem semper uoluit Fortuna iacere, / hanc animam extremae reddere nequitiae.* (I, 6, 19-26)

L'exaltation d'un mode de vie pacifique, consacré aux plaisirs (ou aux déplaisirs) de l'amour s'assortit parfois d'une mise en question ironique de l'idéologie impérialiste romaine. En réalité, dans l'élégie III, 4, Properce insinue que l'enthousiasme des troupes romaines prêtes à partir en campagne est motivé par la seule âpreté au gain des soldats et se félicite de n'être que le spectateur de leur départ. C'est une lecture de la vie militaire selon le motif élégiaque de la pauvreté.

Le refus de la guerre et la prédilection pour la vie amoureuse conduisent même le poète à une évocation douloureuse de la bataille d'Actium dans l'élégie II, 15. De ce grand événement, Properce n'a donc pas retenu la victoire d'Octavien sur Antoine mais le sang romain versé : cette perception de l'histoire ne correspond guère à celle qui paraît avoir été promue par les nouvelles autorités :

> *Qualem si cuncti cuperent decurrere uitam / et pressi multo membra iacere mero, / non ferrum crudele neque esset bellica nauis, / nec nostra Actiacum uerteret ossa mare, / nec totiens propriis circum oppugnata triumphis / lassa foret crinis soluere Roma suos.* (II, 15, 41-46)

En résumé, si l'identité romaine doit être définie par le sentiment d'appartenance de l'homme à la communauté civique et morale, Properce exprime plutôt une divergence avec des thèmes censés fédérer cette communauté. En ce sens, il s'inscrit dans la continuité de la poésie nouvelle de la génération précédente, mais en systématise certains thèmes au point d'en faire des motifs privilégiés du genre élégiaque : la *militia amoris* et la pauvreté du jeune homme amoureux sont ainsi opposées à la *militia* traditionnelle, qui est régulièrement assimilée à une preuve de cupidité.

La critique du modèle civique est accentuée par les nombreuses références à l'Ombrie, qui viennent renforcer l'idée que l'identité romaine se réduit à sa dimension guerrière, en d'autres termes violente. En effet, il existe, dans l'œuvre de Properce, un véritable « thème ombrien ». C'est pourquoi le jugement de Jean-Paul Boucher, qui ravale au rang secondaire de survivance l'expression de cet attachement peut passer pour excessif : il cite d'ailleurs lui-même un passage des *Silves*, qui montre combien la force de l'attachement de Properce à sa patrie de naissance avait frappé les Romains [5].

5. Jean-Paul Boucher, *Etudes sur Properce*, Paris, 1965 : « Mais si la sensibilité ombrienne reste vive c'est tout de même une survivance, ou du moins un élément secondaire dans sa sensibilité patriotique » (p. 111). Il cite Stace, *Silu*. I, 2, 253, qui situe la création poétique de Properce dans un antre ombrien (*Vmbro antro*) en transférant la grotte héliconienne de l'élégie III, 3 dans la région d'origine de Properce. Voilà bien un témoignage que « la force de cette affection pour l'Ombrie avait été ressentie par les Romains » (*ibid*., 111, n. 2).

D'un point de vue plus spécifiquement littéraire, le souvenir de l'Ombrie fournit à Properce un argument opportun pour refuser le genre épique : le poète suggère régulièrement que son attachement à sa *patria naturae* l'empêche de célébrer sa *patria iuris*, parvenant ainsi à articuler son thème ombrien aux questions poétiques du temps. Mettant en avant son attachement pour sa patrie de naissance afin de justifier ses dérobades aux demandes insistantes de Mécène pour qu'il compose une épopée, il s'inscrit alors dans une logique d'opposition forte entre la patrie romaine et la patrie ombrienne.

Dans l'élégie II, 1, en particulier, il s'adresse à Mécène, dont il vient de rejoindre le cercle après le succès de son premier recueil et tente d'expliquer pourquoi il préfère l'élégie à l'épopée. Mais il se livre d'abord à un long développement à l'irréel du présent afin de dire quelle épopée il écrirait s'il voulait le faire :

> *Non ego Titanas canerem ... / Bellaque resque tui memorarem Caesaris et tu / Caesare sub magno cura secunda fores. / Nam quotiens Mutinam aut, ciuilia busta, Philippos / aut canerem Siculae classica bella fugae / euersosque focos antiquae gentis Etruscae / et Ptolemaeei litora capta Phari, ...* (II, 1, 19 puis 25-30)

Properce exalte, au détriment des deux autres types d'épopée (l'épopée mythologique et l'épopée historique), l'hypothèse d'une épopée contemporaine destinée à célébrer la geste d'Octave-Auguste. Mais, dans cette geste, Properce insère des moments bien peu glorieux. Il y a la guerre de Modène qui a vu, certes, Octave défaire Antoine replié dans la ville, mais l'héritier de César bénéficiait alors de l'appui du Sénat dont il devait trahir les intérêts. Et le poète mentionne surtout les batailles de Philippes qui ont signé la fin de la République avec la défaite de ses défendeurs, la guerre navale menée contre le fils de Pompée, qui ne s'est pas montré un ennemi très noble, et enfin, la guerre de Pérouse, qui se conclut par le massacre du Sénat local, à propos de laquelle Properce parle des *ciuilia busta*.

Ce n'est pas un hasard, de surcroît, si la guerre de Pérouse est l'événement évoqué avec la plus grande force pathétique : Pérouse est située près de la patrie natale du poète ; mais elle appartient en outre à l'Etrurie dont Mécène est originaire. Dans ce poème, placé à l'ouverture du livre II, Properce articule, par conséquent, la problématique poétique de l'opposition entre épopée et élégie [6] au conflit historique entre sa patrie natale et sa patrie de droit, Rome. De ce fait, l'identité romaine est mise en péril par l'appartenance à la communauté locale, plus restreinte, mais qui suffit à justifier implicitement la *recusatio* de l'épopée, le genre qui permettrait précisément de célébrer l'histoire de Rome, et, singulièrement, son ultime avatar, la Rome d'Auguste. Un lien peut donc être tissé entre le rejet de la forme épique et la persistance d'une identité locale forte aux dépens de

6. Sur la dimension créatrice de cette opposition et sur la richesse des rapports entre les deux genres, voir le recueil d'articles publiés par Jacqueline Fabre-Serris & Alain Deremetz, *Elégie et épopée dans la poésie ovidienne (*Héroïdes *et* Amours*)*, Lille, 1998.

l'identité romaine : ce n'est pas à dire que l'attachement de Properce à sa patrie natale constitue l'unique motif de sa réticence à composer une épopée, mais il représente du moins un pan idéologique de ce refus.

Cette hypothèse est étayée par l'importance de la référence ombrienne dans deux textes cruciaux du livre de Properce. Il s'agit de l'élégie I, 22 et de l'élégie IV, 1. L'élégie I, 22 constitue une *sphragis*, c'est-à-dire une épigramme destinée à conclure un recueil poétique tout en proposant une signature poétique de l'auteur. L'élégie IV, 1 propose la définition d'une nouvelle poétique et comporte un passage biographique assez fourni dans lequel un astrologue retrace les jeunes années du poète.

Dans ces deux textes, il est éminemment question de l'identité du poète, puisque, dans un cas, il signe son recueil, et, dans l'autre, il raconte indirectement une partie de son existence : dans ces deux textes, les ravages causés en Ombrie par la guerre de Pérouse sont abondamment commentés. Commençons par citer, dans son intégralité, la pièce I, 22 :

> *Qualis et unde genus, qui sint mihi, Tulle, Penates, quaeris pro nostra semper amicitia. / Si Perusina tibi patriae sunt nota sepulcra, / Italiae duris funera temporibus, / cum Romana suos egit Discordia ciuis, / (sic mihi praecipue, puluis Etrusca, dolor, / tu proiecta mei perpessa es membra propinqui, / tu nullo miseri contegis ossa solo), / proxima supposito contingens Vmbria campo / me genuit terris fertilis uberibus.* (I, 22)

Cette épigramme met en relation Pérouse avec la patrie (*patria*), dont elle est considérée comme le sépulcre. Il est également remarquable que la Discorde, qui sépare les citoyens, soit d'emblée qualifiée de « romaine » : le principe de désordre gît dans Rome tandis que Pérouse, l'Etrurie et l'Ombrie apparaissent comme les victimes involontaires de la *Discordia Romana*, comme si les troubles de Rome pouvaient être disjoints de ceux du reste de l'Italie.

Mais le ton se fait encore plus explicitement accusateur dans l'élégie IV, 1 car Properce y souligne avec plus d'insistance les effets néfastes, sur son existence, des proscriptions dont l'auteur n'est autre qu'Octavien (même s'il n'est évidemment pas nommé) :

> *Vmbria te notis antiqua Penatibus edit / (mentior ? an patriae tangitur ora tuae ?) / qua nebulosa cauo rorat Meuania campo, / et lacus aestiuis intepet Vmber aquis, / scandentisque Asis consurgit uertice murus, / murus ab ingenio notior ille tuo. / Ossaque legisti non illa aetate legenda / patris et in tenuis cogeris ipse lares : / nam tua cum multi uersarent rura iuuenci, / abstulit excultas pertica tristis opes. / Mox ubi bulla rudi dimissa est aurea collo, / matris et ante deos libera sumpta toga, / tum tibi pauca suo de carmine dictat Apollo / et uetat insano uerba tonare Foro.* (IV, 1, 121-134)

Ce passage manifeste un lien d'affection très puissant qui attache Properce à sa patrie natale : l'évocation des guerres civiles a, en effet, des accents pénibles ; il faut ajouter que la description du pays y est inhabituellement pittoresque.

De plus, les symboles de la romanité (la bulle, la toge) ne paraissent convoqués que pour être mieux réduits à néant dans leur signification, puisque l'astrologue s'empresse de souligner que, dès la toge prise, Properce s'est consacré à la poésie et s'est détourné du Forum, qualifié violemment de *insanus* : les images de l'identité romaine se trouvent vidées de leur sens.

Les textes que nous avons cités montrent, par conséquent, que l'attachement du poète à l'Ombrie ne saurait être réduit à une « survivance » : il s'avère, en réalité, plus vif que ne l'est jamais l'enthousiasme manifesté pour la Rome contemporaine. En outre, la persistance de l'identité ombrienne confère un fondement idéologique fort au refus constant de composer une épopée : en rappelant malicieusement les méfaits de guerres civiles romaines dans son pays, Properce exprime qu'il ne saurait être même question pour lui d'utiliser une forme associée par excellence à l'exaltation de la grandeur romaine.

Cette prévalence de l'identité ombrienne offre une opportune raison à la *recusatio* par ailleurs typiquement élégiaque : elle explique partiellement la poétique des trois premiers livres. Mais elle soulève un problème relativement au livre IV, dans lequel le poète prétend décrire les lieux et les jours de la vie romaine : comment concilier un tel projet poétique avec les attaches ombriennes ? Autrement dit, comment, tout en se voulant le *Callimachus Romanus*, peut-on espérer apporter la gloire à son pays natal ? C'est afin de répondre à ces questions que nous devons à présent examiner la version à proprement parler propertienne de la romanité.

L'identité romaine selon Properce

La réflexion que nous proposons sur la conception propertienne d'une identité romaine part de l'hypothèse que l'histoire romaine et l'exaltation de la Ville ne supposaient pas une approche unilatéralement valable, mais pouvait faire l'objet de multiples interprétations [7]. En effet, il convient de considérer deux réalités qui confèrent à l'identité romaine toute sa fluidité. Tout d'abord, cette notion est soumise à un perpétuel questionnement par les auteurs latins. En outre, l'exercice du pouvoir par Auguste ne correspond pas à la mise en application rigoureuse d'un programme idéologique rigide conçu dès avant la conquête de l'autorité si bien que l'augustéisme est une catégorie qui est définie *a posteriori* pour tenter de comprendre le sens du règne d'Auguste [8]. En conséquence, la notion de propagande doit être manipulée avec une grande prudence. Dans plusieurs articles, Andrew Wallace-Hadrill montre qu'il n'y a pas de lien mécanique de cause à

7. A cet égard, le travail de Mario Labate sur les modèles culturels à l'œuvre dans les livres érotiques d'Ovide (*L'arte di farsi amare*, Pise, 1984) nous paraît évidemment exemplaire, puisqu'il avance l'hypothèse d'une coexistence de plusieurs modèles concurrents.

8. Voir Duncan Kennedy, « 'Augustan' and 'Anti-Augustan' : Reflections on Terms of Reference » in *Roman Poetry and Propaganda in the Age of Augustus*, Anton Powell éd., Londres, 1992. C.J. Classen (« Clio Exclusa » in *Clio and the Poets, Augustan Poetry and the Tradition of Ancient Historiography*, D. Levene & D. Nelis éd., Leiden, 2002, p. 1-24) conteste lui aussi ce mode de classement qui ne rend pas assez compte, selon lui, de l'originalité respective des artistes ainsi désignés.

effet entre la promulgation d'une loi par le prince et les sentences morales émises par les poètes contemporains : c'est pourquoi il est difficile, selon lui, de parler de propagande. Le mouvement politique et culturel dont Auguste a finalement pris la tête possède des racines profondes dans l'histoire romaine et les réflexions sur la décadence de la république qui ont amené son succès se prolongent naturellement sous le principat [9]. Il en ressort également que l'une des caractéristiques majeures de la Rome de l'après-Actium est une certaine ouverture du champ politique et idéologique [10] : il est, à cette époque, (encore) possible de concevoir l'image de Rome et l'idée d'une identité romaine selon des perspectives très diverses [11]. Michael VON ALBRECHT, dans un article sur Properce, souligne d'ailleurs la nécessité de distinguer entre le patriotisme et l'augustéisme [12].

Ce serait donc une lourde erreur que de déduire de nos considérations sur la patrie natale de Properce qu'il a développé une poésie aux accents anti-romains. L'objet de la deuxième partie de cet article consistera donc à mettre en évidence que les *Elégies* mettent bien en jeu une image de Rome, mais divergeant de celle qui paraît avoir été progressivement promue, puis figée par le régime : Properce manifeste une prédilection pour la Rome des origines dont il relit les légendes dans une perspective érotique volontiers malséante.

Même si Properce affirme qu'il composerait de moins mauvaise grâce une épopée contemporaine, il n'en reste pas moins que son enthousiasme se manifeste de préférence pour les épisodes les plus lointains, voire les plus incertains de l'histoire de Rome : l'identité romaine se constitue chez lui dans un univers teinté d'irréalité et de légendes.

Cette nostalgie d'un passé auquel la gloire est associée apparaît dans l'élégie I, 16, un *paraclausithyron* original qui laisse la parole à la porte, qui commence précisément en se plaignant de la dégradation des mœurs romaines :

> *Quae fueram magnis olim patefacta triumphis, / ianua Tarpeiae nota pudicitiae, / cuius inaurati celebrarunt limina currus, / captorum lacrimis umida supplicibus, / nunc ego, nocturnis potorum saucia rixis...* (I, 16, 1-5)

9. Voir, en particulier, les deux articles suivants : « Propaganda or Dissent ? Augustan Moral Legislation and the Love-Poets », *Klio* 67, 1985, p. 180-184 et « Rome's Cultural Revolution », *JRS* 79, 1989, p. 157-164. Ce dernier article est un compte rendu de l'ouvrage de Paul ZANKER, *The Power of Images in the Age of Augustus* (traduction anglaise de *Augustus und die Macht der Bilder*, Munich, 1987) qui insiste, lui aussi, sur la spontanéité du mouvement augustéen.

10. C'est un point sur lequel insiste tout particulièrement l'ouvrage de Karl GALINSKY, *Augustan Culture* (Princeton, 1996), comme dans le passage suivant : « We can be sure that none of these details were laid in a great master plan soon after Actium. Nor is it surprising that after the relative consolidation of his transactional powers of government Augustus increasingly emphasized the *transforming aspects of his leadership* » (p. 365). Dès l'introduction de son ouvrage, GALINSKY évoquait d'ailleurs, le « dialogue » entretenu par l'élégie avec les nouvelles autorités politiques, contestant la dichotomie rudimentaire entre augustéens et anti-augustéens (p. 5).

11. C'est ce sur quoi insiste également Friedmar KÜHNERT, « Augusteische Dichtung und Dichtung der Augusteischen Zeit », *Klio* 67, 1985, p. 118-129.

12. Michael VON ALBRECHT, « Properzio poeta augusteo » in *Bimillenario della morte di Properzio*, Atti del Convegno Internazionale di Studi Properziani, G. CATANZARO & F. SANTUCCI éd., 1986, p. 68, n. 9 : « Abbiamo qui una conferma del fatto — un po trascurato dagli studiosi — che il patriottismo di Properzio è independente dalla persona del *princeps* ».

Hormis l'épithète *Tarpeiae*, qui nous demeure obscur, les notations ne manquent pas qui renvoient à la gloire des armes, que nous avons vu rejetée pour la période récente, et que nous voyons ici célébrée pour une période plus reculée, mais aussi plus indéterminée.

Les moments héroïques qui ont fait l'histoire de la Ville sont ainsi assimilés à un passé sans âge, voués aux charmes de l'archaïsme, mais ne réclament aucunement à être réactualisés. C'est ce qui transparaît également dans l'élégie III, 1 où la célébration de hauts faits est associée à la figure d'Ennius, poète vénérable, mais poète archaïque, dépassé [13] :

> *Paruaque tam magnis admoram fontibus ora, / unde pater sitiens Ennius ante bibit, / et cecinit Curios fratres et Horatia pila, / regiaque Aemilia uecta tropaea rate, / uictricesque moras Fabii pugnamque sinistram / Cannensem et uersos ad pia uota deos, / Hannibalemque Lares Romana sede fugantis, / anseris et tutum uoce fuisse Iouem.* (III, 3, 5-12)

Nous reviendrons un peu plus tard sur ce passage intéressant d'un autre point de vue.

D'ores et déjà, le projet du livre IV se comprend plus aisément : il s'agit bien de chanter une identité romaine, mais une identité qui demeure fortement ancrée dans la tradition et dans la légende. C'est ainsi que doit être lu le distique suivant, emprunté à la première élégie du livre IV et qui annonce les élégies étiologiques qui doivent suivre :

> *Sacra diesque canam et cognomina prisca locorum : / has meus ad metas sudet oportet equus.* (IV, 1, 69-70)

Toute l'interprétation proposée par Pierre Grimal du livre IV [14], qui consiste à associer étroitement chacune des élégies à une partie du programme urbanistique mis en œuvre par Auguste, et qui fait ainsi de ce dernier livre un éloge indirect de la Rome d'Auguste (un peu à la manière de l'*Enéide*), offre une réflexion intéressante sur les sources d'inspiration auxquelles Properce a pu puiser l'idée de décrire tel ou tel rite, tel ou tel lieu. Mais cette analyse ne s'applique pas à la finalité du livre, dont Properce spécifie clairement qu'il porte sur les *cognomina prisca*. L'adjectif *prisca* revêt ici une grande importance car il dévoile l'attrait exercé sur le poète par l'ancien. En somme, l'œuvre de Properce atteste bien d'une sensibilité à l'identité romaine ; toutefois cette sensibilité ne se constate pas dans un ancrage civique, mais plutôt dans la constitution d'une mythologie romaine.

A cet égard, il est remarquable que, dans le poème que nous avons cité tout à l'heure sur le départ des troupes romaines, Properce s'adresse à elles en ces termes : *Omina fausta cano : Crassos clademque piate ! / ite et*

13. Pour une discussion de la référence à Ennius dans ce passage en relation avec les problèmes textuels posés par cette élégie, il est intéressant de lire l'article de Francis Cairns, « Propertius the Historian ? (3. 3. 1-12) » (in *Clio and the Poets*, *op. cit.*, p. 25-44). Cairns formule l'hypothèse que le mode de présentation historique propre aux *Annales* faisait justement l'objet d'un débat dans les cercles poétiques augustéens, à l'époque où Properce a écrit le livre III.

14. Pierre Grimal, *Les intentions de Properce et la composition du livre IV des* Elégies, Bruxelles, Collection Latomus, 12, 1953.

Romanae consulite historiae ! (III, 4, 9-10). D'emblée, Properce se situe sur le terrain de l'histoire : rappelons qu'à l'époque d'Auguste, le sens d'*historia* demeure quasi exclusivement littéraire [15] ; ce nom ne désigne qu'un genre. Ce vers encourage donc les soldats à songer à la postérité et à ce qui sera écrit à leur sujet.

La mythologie romaine développée par Properce obéit à des modèles clairs : la *Roma prisca* rêvée et chantée par le poète augustéen est travaillée par une imagination qui fait bonne place aux motifs érotiques et pastoraux. L'espace romain connaît une véritable érotisation dans l'œuvre de Properce. En ce sens, elle annonce l'*Ars Amatoria* d'Ovide qui planifie la Ville selon les exigences des préceptes de séduction inculqués par le *magister amoris* : commentant les nombreux détails topographiques et urbanistiques qui remplissent le traité ovidien, Mario Labate a bien montré que cette codification de l'espace romain obéissait moins à des principes de subversion qu'ils ne procédaient d'un hommage à la modernité exubérante de la métropole [16]. Chez Properce, il ne s'agit pas, à proprement parler, de s'enthousiasmer pour tous les plaisirs offerts par un grand centre urbain : cette idée s'oppose à l'aspiration à la *fides* réciproque formulée par le poète à plusieurs reprises ; mais la nature de l'amant élégiaque, toujours exposé au risque d'une nouvelle passion, toujours prompt à s'enflammer s'intègre merveilleusement bien dans cet espace, dès lors doué d'une puissante signification érotique. Dans l'élégie II, 22A, par exemple, Properce explique à son ami Démophoôn qu'en se rendant la veille au théâtre, il a découvert nombre de beautés et a succombé à chacune d'elles :

> *Scis here mi multas pariter placuisse puellas ; / scis mihi, Demophoon, multa uenire mala. / nulla meis frustra lustrantur compita plantis ; o nimis exitio nata theatra meo, ...* (II, 22a, 1-4)

Rome est également envisagée selon les motifs de la poésie pastorale. Properce évoque plus les grâces de la ville des temps anciens, avec ses prairies, que les chantiers de l'urbanisme contemporain. C'est ainsi qu'Elaine Fantham parle de « la nouvelle-vieille Rome de Properce », qui, sous couvert de rendre hommage aux travaux réalisés par Auguste, profite de l'occasion pour rappeler ce que Rome était dans un lointain passé [17]. Cette superposition de l'ancienne et de la nouvelle Rome apparaît à plusieurs reprises dans l'élégie IV, 1, lorsque le poète affecte de guider l'étranger son interlocuteur dans Rome :

> *Hoc quodcumque uides, hospes, qua maxima Roma est, / ante Phrygem Aenean collis et herba fuit / ... / Tarpeiusque pater nuda de rupe tonabat / et Tiberis nostris aduena bubus erat.* (IV, 1, 1-2 puis 7-8).

15. Pour un commentaire sur les emplois d'*historia* à l'époque augustéenne, nous renvoyons à l'ouvrage de Luigi Nicastri (*Cornelio Gallo e l'elegia ellenistico-romana*, Naples, 1984), puisque ce nom apparaît également dans le papyrus de Qasr-Ibrîm attribué à Gallus et qu'à ce titre, Nicastri insiste sur sa signification littéraire.

16. Mario Labate, *L'arte di farsi amare*, *op. cit.*, chapitre 1. 5.

17. Elaine Fantham, « Images of the city : Propertius' new-old Rome » in *The Roman Cultural Revolution*, Thomas Habinek & Alessandro Schiesaro éd., Cambridge, 1997, p. 123-135.

Le contraste établi entre la Rome civilisée d'aujourd'hui et la Rome des débuts autorise le poète à se livrer à des descriptions pittoresques d'une Ville rêvée à travers le prisme de l'idylle pastorale. Cette Rome a manifestement séduit plus l'imagination de Properce que la Rome de son temps, dont il a laissé peu de descriptions.

La représentation d'une Rome à la fois érotique et pastorale, mais également légendaire culmine dans l'élégie IV, 4, consacrée à un récit original de la faute de Tarpéia, qui est rapportée à une passion amoureuse pour Tatius plutôt qu'à sa cupidité, comme la version la plus répandue le voulait : le récit, dans son entier, a donc une coloration érotique inattendue. Or, le décor de ce conte est planté dans un espace encore très naturel :

> *Quid tum Roma fuit, tubicen uicina Curetis / cum quateret lento murmure saxa Iouis, / atque ubi nunc terris dicuntur iura subactis, / stabant Romano pila Sabina Foro ? / murus erant montes : ubi nunc est Curia, saepta ; / bellicus ex illo fonte bibebat equus.* (IV, 4, 9-14)

Le poète prend évidemment plaisir à ces descriptions : ces distiques fonctionnent, en effet, ici comme une véritable digression — certains éditeurs modernes les présentent d'ailleurs entre parenthèses.

Les représentations de la Rome ancienne, à la fois érotiques et pastorales, nous livrent des indications précieuses sur la relation de Properce à l'identité romaine. Récusée lorsqu'elle est pensée comme une participation politique à la communauté civique et, *a fortiori*, militaire, cette identité est davantage admise, et même travaillée et élaborée, lorsqu'elle se rapporte à une histoire légendaire collective. L'image de la Ville va alors à l'encontre des conceptions plus classiques : la version propertienne de l'épisode de Tarpéia s'oppose par exemple aux récits habituels de cette histoire.

En attribuant à la jeune femme des motivations moins ignobles — la passion amoureuse plutôt que la cupidité — pour sa trahison, Properce rend en outre plus humaine une figure de la défaite, puisque, en fin de compte, Tarpéia échoue : c'est là un autre aspect de l'identité romaine telle que Properce la conçoit ; elle ne laisse pas de côté les vaincus : elle s'y arrête même volontiers.

Nous abordons là un aspect important de l'imaginaire propertien concernant l'histoire romaine : il s'agit de l'intérêt pour les vaincus. Il semble, effectivement, que le poète éprouve une sympathie particulière pour ces figures et cherche en l'exprimant à donner une version originale, hétérodoxe, des récits sur le passé de la Ville. C'est le cas dans trois élégies : l'élégie IV, 4, qui laisse largement la parole à une Tarpéia rendue de la sorte plus pathétique que méprisable ; l'élégie III, 9, adressée à Mécène, qui comporte un survol sélectif de l'histoire romaine et s'attarde sur les vaincus ; l'élégie III, 11, qui aboutit à une évocation de la figure horrifiante d'une Cléopâtre, menaçant l'identité romaine et l'imprégnant d'une tache infâme et indélébile. Nous ne reviendrons pas sur l'élégie IV, 4, mais seulement sur les élégies du livre III [18].

18. Au sein du livre III, il faudrait ajouter, à celles que nous avons données, une référence plus ponctuelle à l'expression *tui casus memorator* désignant Homère comme l'aède de la défaite troyenne

Le résumé des épopées que Properce pourrait écrire si seulement Mécène lui indiquait la voie de la grandeur est constitué d'une énumération de grands combats, mythiques ou historiques, associé à des figures légendaires ou réelles :

> *Te duce uel Iouis arma canam caeloque minantem / Cœum et Phlegraeis Eurymedonta iugis ; / celsaque Romanis decerpta Palatia tauris / ordiar et caeso moenia firma Remo, / eductosque pares siluestri ex ubere reges, / crescet et ingenium sub tua iussa meum ; / prosequar et currus utroque ab litore ouantis, / Parthorum astutae tela remissa fugae, / claustraque Pelusia Romano subruta ferro, / Antonique grauis in sua fata manus.* (III, 9, 47-56)

Or, les batailles recensées appartiennent bien à la geste de Rome : l'écrasement de la révolte des Géants par Jupiter symbolise le retour à l'ordre ; la lutte de Romulus et de Rémus a conduit à la fondation de la Ville ; l'espoir de mettre les Parthes en déroute tient au cœur des Romains ; la victoire sur le royaume ancestral d'Egypte lors de la bataille d'Actium a puissamment marqué les esprits. Mais pour désigner ces moments-clés de la légende romaine, Properce nomme systématiquement les adversaires de Rome : il ne mentionne que le nom de Rémus, que les Parthes et leur illustre tactique, qu'Antoine et les remparts égyptiens ; même lorsqu'il consent à nommer Jupiter, il donne dans la même phrase l'identité de deux Géants, dont l'un est peu connu.

Il y a là une étrange manière d'exalter la gloire de Rome, qui témoigne d'une capacité à adopter le point de vue des vaincus sinon à y adhérer. De la sorte, Properce réalise une intégration à la mémoire légendaire de Rome des figures qui ont contribué à leurs dépens à former l'identité romaine. De ce point de vue, il est intéressant de revenir une dernière fois à la légende de Tarpéia : c'est le récit d'une *felix culpa*, puisque la trahison de la jeune femme conduira finalement à la réunion des deux peuples, sabin et romain. Dès l'élégie III, 9, lorsqu'il s'imagine raconter l'histoire romaine, Properce semble disposé à énumérer toutes ces « fautes bienvenues » et à exalter le rôle, même involontaire, de ces illustres coupables : l'identité romaine, telle que Properce la conçoit et la représente, résulte d'autant de défaites que de victoires.

L'hommage rendu aux vaincus est poussé jusqu'à créer une Cléopâtre redoutable pour l'histoire romaine, dans l'élégie III, 11. Le poète y affirme que Cléopâtre a inéluctablement flétri l'identité de Rome : *Tollet nulla dies hanc tibi, Roma, notam* (III, 11, 36) [19]. Ce pentamètre s'insère dans un mouvement tendant à condamner avec une forte véhémence les agissements de la reine d'Egypte : la virulence de Properce a même surpris de nombreux lecteurs, qui ont jugé que l'ode d'Horace évoquant Cléopâtre

plutôt que de la victoire grecque. L'originalité d'une telle présentation est soulignée par Stéfana Goga-Lambion dans sa thèse de Doctorat d'Etat soutenue en 2002.

19. La gravité de cette flétrissure serait encore accentuée si, comme Maria Wyke tente de le prouver (« Augustan Cleopatras : Female Power and Poetic Authority » in *Roman Poetry and Propaganda in the Age of Augustus*, Anton Powell éd., Londres, 1992, p. 98-140), Cléopâtre avait bien été mise à l'écart de la propagande augustéenne parce qu'une femme ne méritait pas d'être l'ennemi du prince.

manifestait plus de sympathie pour cette femme orgueilleuse et ambitieuse. Mais, tandis qu'Horace célèbre finalement la victoire de Rome sur l'Egypte — *Nunc est bibendum*... —, Properce affirme que Rome n'aura jamais consommé une victoire totale sur Cléopâtre et que la menace qu'elle a fait peser sur la Ville se fera toujours entendre : il faut rendre grâce à Octave-Auguste d'avoir repoussé ce danger, mais tous les hauts faits de l'histoire romaine ont manqué d'être réduits à néant par une femme égyptienne. Tout compte fait, Properce accorde à Cléopâtre un rang plus éclatant dans l'histoire romaine puisqu'il l'égale aux plus grandes figures de la période républicaine, tandis qu'Horace ne s'attarde que sur une vaincue, glorieuse certes, mais vaincue tout de même.

En réalité, dans la légende et l'histoire, Properce cherche une identité romaine moins contraignante, capable d'accueillir les motifs de la poésie mineure (bucolique et érotique), mais aussi les figures de la défaite romaine. De la sorte, il envisage l'appartenance à la cité latine non comme un renoncement à la singularité individuelle au profit de prestigieux slogans publics, mais comme la prise en compte de la richesse et de la diversité de cette longue histoire. C'est pourquoi il montre tant d'intérêt pour les images de la défaite : il ne faut pas y voir une absence de patriotisme, mais une perception plus large de l'identité romaine. Dès lors, cette notion s'accorde plus aisément avec l'identité locale : en promouvant une image moins impérialiste de la cité dominant le monde et en y associant les visages de l'altérité, Properce peut endosser le rôle de *Callimachus Romanus* tout en conservant son attachement à son *Vmbria patria*.

Properce met donc en œuvre une double stratégie dans sa relation à la grande patrie romaine : il refuse d'accepter l'identité de sujet impérial telle qu'elle s'élabore sous Auguste et y répond par l'invocation vibrante de sa patrie natale ; en contrepartie, il met en exergue des figures et des moments de l'histoire romaine qui recèlent une image différente de Rome. La poésie de Properce contribue ainsi à valoriser une autre face de l'identité romaine, construite à partir de l'idéal d'une vie de douceurs et de plaisirs qui, s'il a souvent été battu en brèche par l'histoire, n'en a pas moins sa place dans les récits formant une mythologie romaine. De même que les annalistes célèbrent la grandeur de Rome dans la guerre et les événements tragiques, de même Properce se veut le poète de la paix :

> *Multi, Roma, tuas laudes annalibus addent, / qui finem imperii Bactra futura canent : / sed, quod pace legas, opus hoc de monte Sororum / detulit intacta pagina nostra uia.* (III, 1, 15-18)

Toutefois, cette conception hétérodoxe de Rome soulève un nouveau problème : il s'agit de la spécificité romaine de cette représentation. En effet, les modèles à partir desquels Properce imagine un autre versant de l'identité romaine viennent en partie de la fameuse *mollitia* imputée aux peuples des royaumes hellénistiques. De plus, le récit des origines de Rome que Properce prétend mener dans le livre IV est fortement inspiré des *Aitia* de Callimaque, tout comme l'ensemble de sa poésie qui se réclame

volontiers de ce maître : l'identité romaine que nous venons de décrire, fondée sur les modèles littéraires de la poésie érotique et pastorale, n'est-elle pas, de manière générale, la simple greffe d'une identité grecque dans le monde romain ? [20] Pour revenir au vers que nous avons choisi pour titre, n'y a-t-il pas un oxymore dans l'expression *Callimachus Romanus* ? Pour conclure cette étude, nous reviendrons donc sur les implications d'une telle formule, et tenterons de suggérer comment, dans le cas de Properce, l'hellénisation a pu participer à la construction de l'identité romaine [21].

La critique, plutôt intéressée par la nature de la présence callimachéenne dans les *Elégies*, s'est montrée peu sensible à la portée oxymorique de l'association du nom du poète grec à l'adjectif *Romanus*. La tension interne à cette formule transparaît pourtant nettement dès la première référence à Callimaque dans l'élégie II, 1 :

> *Sed neque Phlegraeos Iouis Enceladique tumultus / intonet angusto pectore Callimachus, nec mea conueniunt duro praecordia uersu / Caesaris in Phrygios condere nomen auos.* (II, 1, 39-43)

En se réclamant de la poétique callimachéenne, Properce justifie sa réticence à composer une épopée et se livre à une *recusatio* implicite : la référence esthétique au poète alexandrin fonctionne contre la constitution d'une identité romaine glorieuse, puisque l'épopée est un genre fortement marqué idéologiquement. C'est là un exemple de la contradiction inévitable entre la prégnance du modèle culturel grec et la constitution d'une identité romaine. Ce phénomène est encore plus nettement illustré dans l'élégie III, 22, qui prétend faire les louanges de l'Italie. L'objet de ce poème est de saluer le retour en Italie de Tullus après son séjour en Orient. Il est composé en trois moments : la description de ce que Tullus a pu voir en Grèce ; les *laudes Italiae* à proprement parler ; l'énumération de tous les crimes qui ont flétri la nation grecque et que l'Italie n'a jamais connus. En outre, ce poème succède directement à une pièce dans laquelle le poète annonce son départ pour la Grèce dont il évoque les merveilles. Or, tandis que l'hommage qui est rendu à l'Italie dans la partie centrale du poème est assez convenu, l'évocation des épisodes mythologiques d'impiété révèle une véritable fascination chez un auteur influencé par la poésie hellénistique pour les histoires d'amour les plus étranges. A la Rome réelle, Properce oppose ainsi une Grèce de l'imagination et du mythe qui paraît convenir beaucoup mieux à son tempérament.

Cependant, Properce donne une signification originale à l'hellénisation culturelle du monde romain. Dans ses propres descriptions de ses rapports avec les modèles hellénistiques, il utilise le *topos* latin du *Primus ego*, qui

20. Sur les connotations grecques associées à la *mollitia* et sur tout le réseau de significations qui s'organise autour de ce terme, voir Catharine Edwards, *The Politics of Immorality in Ancient Rome*, Cambridge, 1993, p. 63-97.

21. Andew Wallace-Hadrill (« Rome's Cultural Revolution », *art. cit.*) conteste l'idée de Paul Zanker que l'hellénisation de la culture romaine est définitivement accomplie et acceptée à l'époque d'Auguste, et donne des exemples illustrant que ce processus demeure problématique pour les Romains.

désigne le premier auteur latin à avoir pratiqué un genre illustré par les Grecs [22] :

> *Callimachi Manes et Coi sacra Philitae, / in uestrum, quaeso, me sinite ire nemus ! / primus ego ingredior puro de fonte sacerdos / Itala per Graios orgia ferre choros.* (III, 1, 1-4)

Le poète théorise sa pratique comme une adaptation des formes-modèles de la littérature grecque au contexte romain. Dans une autre élégie, il affirme en outre sa liberté de choisir entre plusieurs modèles :

> *Sacra fecit uates : sint ora fauentia sacris / et cadat ante meos ista iuuenca focos. / Cera Philiteis certet Romana corymbis / et Cyrenaeas urna ministret aquas.* (IV, 6, 1-4)

L'hymne composé pour célébrer Actium et son vainqueur commence par ces deux distiques obscurs : ils reposent, en réalité, sur une opposition entre le modèle callimachéen et le modèle de Philitas [23]. La culture grecque n'est donc pas placée sur le même plan que la culture latine : il n'y a pas vraiment de rivalité ni d'émulation possible entre les deux, à l'exception de cas particuliers, toujours à l'avantage des Romains. La littérature grecque représente une tradition d'ores et déjà figée par le regard romain, morte pour ainsi dire : en convoquant abondamment des modèles grecs, Properce ne fait donc pas défaut à la constitution d'une identité romaine.

Ce qui ressort de ces références, c'est donc que l'identité romaine s'élabore par la capacité de ses génies à relayer cette tradition grecque, à s'y substituer progressivement. En ce domaine, l'œuvre de Properce témoigne de la naissance d'une identité culturelle romaine, car le poète se réfère volontiers à un canon d'auteurs latins qui incarnent désormais l'autorité dans plusieurs genres. L'évocation des *ingenia Romana* qui désignent probablement plutôt les poètes épiques [24], dans l'élégie I, 7, va dans ce sens :

> *Tum me non humilem mirabere saepe poetam, / tunc ego Romanis praeferar ingeniis.* (I, 7, 21-22)

Mais surtout, dans d'autres élégies, Properce cite des poètes épiques latins qui ont véritablement pris la relève d'Homère. L'*Enéide* s'annonce ainsi supérieure à l'*Iliade* :

> *Cedite Romani scriptores, cedite Grai ! / Nescio quid maius nascitur Iliade.* (II, 34, 65-66)

22. La prétendue traduction d'œuvres grecques ne nuisait, en effet, nullement à l'originalité d'un auteur latin, à condition que cette œuvre n'ait pas été d'ores et déjà traduite par un précédent auteur latin, comme en atteste la polémique de Térence avec ses détracteurs qui le taxent de plagiat parce qu'il imite des auteurs romains et non grecs : voir le prologue des *Adelphi* et l'article de Gordon Williams « Roman Poets as Literary Historians. Some Aspects of *Imitatio* », *ICS* 8, 1983, p. 211-237).

23. Voir l'explication de Giovanni D'Anna, « L'evoluzione della poetica properziana » in *Bimillenario della morte di Properzio*, *op. cit.*, p. 53-74. Nous adoptons la graphie Philitas, qui permet de distinguer le poète hellénistique du personnage de Longus, qui en est probablement inspiré, Philétas (suivant l'usage suggéré par Ewen Bowie dans « Theocritus'Seventh Idyll, Philetas and Longus », *CQ* 35, 1985, p. 67-91).

24. Voir Franz Quadlbauer, « *Non humilem ... poetam* : zur literargeschichtlichen Stellung von Prop. I, 7, 21 », *Hermes* 98, 1970, p. 331-339.

Le modèle épique, dans le début de l'élégie III, 3 que nous avons déjà citée, est non pas Homère (quoique le décor de ce poème soit en grande partie inspiré d'un archétype grec, Hésiode), mais Ennius :

> *Paruaque tam magnis admoram fontibus ora, / unde pater sitiens Ennius ante bibit, / et cecinit Curios fratres et Horatia pila...* (III, 3, 5-7)

Enfin, la conclusion de l'élégie II, 34 célèbre la constitution d'un canon latin de poètes érotiques [25] :

> *Haec quoque perfecto ludebat Iasone Varro, / Varro Leucadiae maxima flamma suae ; / haec quoque lasciui cantarunt scripta Catulli, / Lesbia quis ipsa notior Helena ; / haec etiam docti confessa est pagina Calui, / cum caneret miserae funera Quintiliae. / Et modo formosa quam multa Lycoride Gallus / mortuus inferna uulnera lauit aqua ! / Cynthia quin uiuet uersu laudata Properti, / hos inter si me ponere Fama uolet.* (II, 34, 85-94) [26]

En somme, l'œuvre de Properce manifeste deux tensions propres à l'identité romaine : la tension entre patrie juridique et patrie natale, d'une part ; la tension entre culture grecque et développement de la culture romaine, d'autre part. Le but de notre étude consistait à montrer les conditions auxquelles ces tensions peuvent parvenir à un point d'équilibre en utilisant aussi les passages de la poésie propertienne où elles sont éprouvées sur le mode du conflit. Nous avons constaté la récusation d'une identité romaine impérialiste au profit d'une image plus pacifique et plus englobante de l'histoire de la Ville, mais aussi l'intégration de la culture grecque à la perspective d'une histoire de la littérature latine. En outre, toutes ces questions sont toujours fortement intégrées par Properce à une réflexion sur sa pratique poétique.

En dernier lieu, nous voudrions aborder la question controversée de l'évolution de la poétique propertienne : le livre IV, intitulé par certains le livre des Antiquités romaines, pourrait faire croire à la consolidation de l'identité romaine. Même s'il y a une évolution stylistique et générique indéniable d'un livre à l'autre, cette analyse ne nous semble pas s'appliquer, pourtant, au problème de l'identité romaine et les arguments en faveur de revirements idéologiques de Properce ne sont pas probants. Nous avons, en particulier, tenté de montrer la continuité de l'image de Rome que les élégies étiologiques promeuvent avec celle qui est donnée dans les poèmes précédents [27]. Dans les deux poèmes où Properce célèbre des figures éminemment symboliques de l'identité romaine traditionnelle (l'élégie à Marcellus et l'élégie à Cornelia), c'est, nous semble-t-il, moins la portée idéologique des personnages qui l'intéresse que leur personnalité individuelle. Mais le débat demeure ouvert.

25. Voir, sur cette conscience d'une généalogie romaine de la poésie érotique, l'article de Paolo Fedeli, « Properzio I, 3. Interpretazione e proposte sull'origine dell'elegia latina », *MH* 31, 1974, p. 23-41.

26. De ce point de vue encore, la conscience romaine de Properce anticipe celle d'Ovide dont l'œuvre tisse des rapports d'intertextualité multiples avec des prédécesseurs latins.

27. Michael von Albrecht (« Properzio poeta augusteo », *art. cit.*, p. 67-68) insiste lui aussi sur la permanence de la thématique romaine dans l'œuvre de Properce.